

KINO

"Gott ist auf unserer Seite"

Pedro Almodóvar zieht die bedrückende Bilanz einer Kindheit in einem katholischen Jungeninternat.

Athletische Körper stürzen sich kopfüber in türkisblaues Wasser, Augen werden feucht und das Mascara rinnt. Wenn man Pedro Almodóvar eines nicht vorwerfen kann, dann ist es ein Mangel an Wiedererkennungswert. Oftmals scheint es als zeigte der Filmemacher lediglich verschiedene Aspekte einer einzigen Geschichte, außergewöhnlich gerne spielt er mit ähnlichen Motiven und Figuren. Nachdem der spanische Regisseur in seinen früheren Filmen gerne die Freiheit und das wilde Leben der "Movida" in den 80ern in Szene setzte, widmet er sich in "La Mala Educación" zum ersten Mal dem Thema Repression und Doppelmoral in Francos Spanien der 60er Jahre.

In einem katholischen Jungeninternat begegnen sich Ignacio und Enrique. Die Kinder verlieben sich ineinander. Doch der Direktor Padre Manolo trennt die beiden. Er weist Enrique von der Schule, denn er ist selbst in Ignacio verliebt und missbraucht den Jungen. Jahre später begegnen sich Enrique und Ignacio wieder. Letzterer bittet seinen Freund, der inzwischen Regisseur geworden ist, die Geschichte ihrer gemeinsamen Kindheit und Jugend zu verfilmen. Von nun an verwebt der Film mehrere Hand-

lungsfäden und fügt dem Ganzen noch eine fiktive "Film im Film"-Rahmenhandlung hinzu, um die Wechselbeziehung zwischen Leben und Kunst zu verdeutlichen. Denn nicht nur um Schuld und Rache geht es bei Almodóvar, sondern vor allem auch um Schein und Sein, im Leben wie in der schöpferischen Arbeit.

"La Mala Educación" sollte keine Abrechnung mit der katholischen Kirche werden,

sagt Almodóvar, der selbst ein katholisches Jungeninternat besuchte, sondern eine Reflexion über den sozialen Wandel, den Spanien zwischen den 60ern und 80ern erlebte. Und trotzdem birgt der Titel auch eine deutliche Anklage. In den für ihn typischen ästhetisierten Bildern zeigt der Regisseur, wie Padre Manolo seinen Schützling skrupellos manipuliert und ihn somit ins Verderben stürzt. Zwanzig Jahre später

ist aus Ignacio ein Junkie geworden, der weder mit seiner Sexualität, noch mit seiner Vergangenheit wirklich zu-rechtkommt. Auch Padre Manolo, inzwischen aus dem Orden ausgetreten, ist an seinen inneren Widersprüchen gescheitert. Eigentlich hat sein Verbrechen eine Kette von schicksalhaften Entwicklungen in Gang gesetzt, die letztlich für alle Figuren ein erfülltes Leben unmöglich machen.

Pedro Almodóvar erzählt gerne mehrere Geschichten gleichzeitig, zieht plötzlich tragische Verstrickungen aus dem Hut und erfindet exzessive Figuren, die zum Opfer ihrer widersprüchlichen Gefühle werden. Dies kann zum Teil

hervorragend funktionieren wie in "Todo sobre mi madre". Manchmal verliert er darüber aber auch das eigentliche Thema aus den Augen. Das Verwirrspiel mit Erzählebenen ist geschickt arrangiert, auch wenn der Schluss ein wenig aufgesetzt wirkt. Leider schweift der Blick immer wieder von den psychologischen Auswirkungen des Missbrauchs auf den Betroffenen und auf sein Umfeld ab. Einzig die Zerrissenheit von Padre Manolo wird für den Zuschauer wirklich nachvollziehbar, aber auch dessen persönlichen Beweggründe bleiben zum größten Teil im Dunkeln. Es sind die außerordentlichen Schauspielleistungen von Gael Garcia Bernal, Fele Martinez und Lluís Homar, so wie die ganz besondere, düstere Atmosphäre, die Almodóvar zu schaffen weiß, die dem Film auf jeden Fall eine Tiefe verleihen, die ihn nachwirken lässt. In "La Mala Educación" gibt es kein Happy-End, oder besser gesagt, keine Erlösung. Als Padre Manolo am Ende Gottes Urteil fürchtet, beruhigt ihn ein anderer Priester: "Gott ist auf unserer Seite."

Claudine Muno

"La Mala Educación" von Pedro Almodóvar im Utopia



Geschickt verwebt Almodóvar die Identitätskrise des Protagonisten (Gael Garcia Bernal) und die gesellschaftliche Orientierungsnot Spaniens nach dem Ende des Franco-Regimes.

ARNO MAYER

Retour au pays des bovins

Les grands hommes issus de petits pays ont un rapport particulier à leurs origines. L'historien Arno Mayer, invité pour une conférence mardi dernier, n'a pas dérogé à la règle.

"Quand on me demande quel est mon anniversaire, je réponds: le 10 mai." C'est ce jour-là, en 1940, qu'Arno Mayer, adolescent luxembourgeois de famille juive, a quitté tôt le matin le Luxembourg. Par un hasard du calendrier, il est revenu exactement 64 ans après pour tenir une conférence en sa qualité d'historien célèbre, mardi dernier. "Quand je me suis réveillé, les cloches sonnaient comme si la fin du monde était arrivée. J'ai cru que c'était pour commémorer le jour de l'invasion allemande", raconte-t-il. Il a acheté les quotidiens, mais pas un mot sur "son anniversaire". Quant aux cloches, elles sonnaient pour l'Octave.

Dans la salle du Théâtre des Capucins, un murmure approbateur se lève: pauvre Luxembourg qui, obnubilé par les idées d'Europe unie, en arrive à oublier son propre passé de souffrances et de sacrifices ... Mais Arno Mayer n'est pas venu pour reconforter les nostalgiques de l'identité nationale. Il parle de ses souvenirs d'adolescence, puis se met à citer Henry Miller parlant du Luxembourg: "Un pays d'opéra-bouffe, une nation paisible, grasse, insouciant, dont les

citoyens, emplis d'une sorte de bonheur bovin, mènent la vie tranquille et terne d'un peuple qui n'a pas de raison d'exister ..." Et rajoute: "... comme il convient aux gardiens du joyau des paradis fiscaux de l'Europe."

Ces propos impertinents, l'historien les prononce de la même voix calme avec laquelle il décrit ensuite le passage de Victor Hugo à Altwies. Une courbette devant l'Association Victor Hugo, co-organisatrice de la conférence? Mais Arno Mayer ne serait pas lui-

même s'il n'intercalait un "là il déconne, Victor Hugo" entre deux notes d'histoire locale.

Impertinences

La salle, bien remplie, ne le prend pas mal. Annoncé comme un "entretien à bâtons rompus", l'évènement ressemble plus à un gala en l'honneur de l'enfant du pays qu'à une rencontre avec l'historien ou l'intellectuel de gauche. Or Arno Mayer, bien qu'il soit aujourd'hui célèbre, a toujours été un marginal: en tant que

Juif d'abord, au Luxembourg comme aux Etats-Unis, en tant que militant contre la guerre du Vietnam ensuite. Et, récemment, il a été une des voix dissidentes de l'Amérique autour du 11 septembre et de la guerre en Irak.

Son travail d'historien n'est pas étranger à cet engagement. Dans "The Furies", publié en 1988, il écrit: "Clearly, violence is not about to recede or disappear. It merely keeps changing its face", as ploughshares continue to be beaten into swords in the form of the latest weaponry." Le livre analyse la violence et la terreur dans des situations révolutionnaires. Pour la Révolution française comme pour la Révolution russe, il met en évidence l'importance jouée par le régime en place, l'Ancien Régime, dans l'escalade de la violence: "Terror, like violence, is interactive, and it is safe to say that following the revolts of 1789 and 1917 there would have been no terror had there been no tenacious and uncompromising domestic and foreign resistance."

Terreur

C'est à la persistance du conservatisme politique qu'Arno Mayer attribue également une lourde part de responsabilité dans l'arrivée au pouvoir d'Hitler et dans le génocide des Juifs et Juifs. "Why did the heavens not darken", sur ce sujet, est d'ailleurs son livre le plus fameux et le plus controversé. Sans

égards pour les mythes entourant ce génocide, il s'est même vu reprocher de faire le lit des négationnistes. Mardi dernier, l'historien a une fois de plus dit son malaise par rapport à l'instrumentalisation du judéocide, notamment par l'Etat d'Israël. En ce qui concerne la situation politique actuelle, il a vivement attaqué aussi bien Bush que Sharon.

Cependant interrogé par le public, il a tenu à préciser: "Malgré toutes mes critiques à l'égard d'Israël, je suis absolument opposé à ce que cet Etat disparaisse." Et de rappeler que "la fondation d'Etats a toujours été accompagnée par des violences extrêmes." Déconcertant Arno Mayer! Cette idée d'une violence fatalement liée aux grandes fondations, qui remonte à Macchiavel, il l'a développé dans "The Furies", autour des révolutions de 1789 et 1917. Et voici qu'il l'utilise comme argument pour atténuer le jugement porté sur des méfaits commis par l'Etat d'Israël. Toutes ces violences de l'histoire humaine seraient-elles donc inévitables? Au fil des 500 pages des "Furies", Arno Mayer a tourné et retourné la question, sans vraiment y répondre. Mais que nous a-t-il dit tantôt? "Je n'aime pas les conclusions."

Raymond Klein

Pour en savoir plus consultez l'article de Henri Wehenkel sous: forum-online.lu



Arno Mayer et Henri Wehenkel